



ARLEQUIN

*Taille de pierre, Sculpture,
Dessin*

DESCA : 06 15 52 40 10

desca@arlequin.pro

www.arlequin.pro

186, ZAC de la croisée
74270 CHÈNE EN SEMINE

LA NOTE DE LA MORT

(© Droits d'auteur protégés, toute reproduction interdite)

Yann et moi nous étions arrêtés à Palavas-les-Flots. On était venu passer une semaine de vacances au bord de la Méditerranée, en ce mois d'août. C'était ce que nous appelions des vacances tranquilles : trajet jusqu'à la mer en stop, hébergement sauvage à la belle étoile sur les plages et maison dans notre sac à dos. On ne s'était pas fixé d'itinéraire avant de partir, on était arrivé à Port Camargue et puis de là on avait décidé de longer les plages à pied. Chaque jour, on marchait un peu et puis on découvrait de nouvelles villes, on s'y promenait un moment et on repartait. On vivait au jour le jour, sans se demander si le lendemain on continuerait notre parcours.

Yann était un grand ami à moi et nous étions très contents de vivre cette petite aventure rien que tous les deux. Pendant ces jours on se moquait de tout, on avait laissé chez nous nos soucis et notre quotidien, on était en vacances, on était tranquille.

Le cinquième jour on était aussi fatigué l'un que l'autre, abandonné de tout envie, de bouger, alors on s'est assis sur la terrasse d'un café juste en face du port. Les villes sur ce bord de la Méditerranée étaient construites et aménagées spécialement pour les touristes, il y avait dans chacune d'elles de grands immeubles blancs, de vastes zones piétonnes surtout le long des côtes, des ports remplis de voiliers magnifiques, et face à la mer, des champs de tables et de parasols sur des terrasses de pavé. On était arrivé le matin vers dix heures et étions restés sur les mêmes chaises jusqu'à quinze heures à rêver, à se laisser aller et à boire du café glacé. Malgré le côté artificiel et « attrape sous » de l'endroit je m'étais laissé piéger par son charme et m'y sentais très bien. Les hauts immeubles lumineux formaient comme un cirque qui s'ouvrait sur le port. Devant ces bâtisses, c'était des bistrotts, des marchands de bouées gonflables à tête de dinosaure, des étalages de lunettes de soleil, de chapeaux de paille, des sandwicheries et, pour orner tout cela de couleurs encore plus vives, il y avait suspendus de partout des tas de banderoles publicitaires de telle ou telle boisson rafraîchissante. Ensuite, il y avait les milles gigantesques terrasses ombragées et puis tout en long un petit marché grouillant de touristes où l'on pouvait trouver toute sorte de souvenirs, colliers, tableaux, pipes à usage douteux mais fort bien décorées... Alors, juste à fleur de ce piège à porte-monnaie dans lequel j'étais moi aussi tombé sans remords, il y avait le port avec ses cent bateaux qui tanguaient calmement au rythme des clapotis de l'eau. Je me laissais bercer par les petits claquements des câbles qui fouettaient périodiquement les hauts mats

métalliques, dénudés de leurs voiles. Tout était propre, brillant, étincelant. Ça sentait l'argent, mais ça sentait aussi l'iode, le bleu de la Méditerranée et du ciel, le soleil, la chaleur, les mouettes...

Yann lisait un bouquin, il adorait lire. Moi, j'écrivais une lettre farfelue à une amie comme j'aimais le faire. C'était une histoire un peu bizarre intitulée « La note de la mort », inspirée de tout ce que je voyais autour de moi, des estivants que j'observais en écrivant, de la gaieté et l'harmonie qui régnaient sur cette place. Alors que le bleu azur avait envahi le ciel et chassé tous les nuages, ne tolérant que le soleil tant il était beau et les oiseaux du bord des côtes, un son strident extrêmement aigu et très intense me vrilla violemment les oreilles à grands coups de décibels. J'ai cru que mes tympons allaient exploser tellement il était fort et insupportable. Tous les gens ici présents et même les sourds s'il y en avait, entendirent ce son pointu qui venait de partout à la fois. Yann avait lâché son bouquin et tentait de boucher ses oreilles de la paume de ses mains. Ses dents se sont serrées, ses lèvres grimaçaient, son visage se crispait et rougeoyait. Les passants s'arrêtèrent et tous réagirent de la même manière, certains même tombaient à genoux tellement la douleur engendrée par cette note diabolique les meurtrissait. Les vitrines des magasins, des bistrotts et les vitres de tous les appartements explosèrent en même temps, éparpillant de partout des fragments de silice transparents. Mon verre posé sur la table vibrait, s'agitait et d'un coup éclata lui aussi laissant couler sur mes genoux mon café glacé. Au bout de trente secondes, tout le monde était à genoux et se bouchait les oreilles ; au bout de quarante-cinq secondes tous se tortillaient au sol comme des asticots. Après une minute la note s'est enfin arrêtée. Tout le monde était mort. Sauf moi. Une mouette parmi les autres s'écrasa à mes pieds, sans vie. Je ne me suis pas levé tout de suite tant j'étais abasourdi, mes tympons sifflaient encore. Dès que j'en ai eu la force, je me suis précipité sur mon ami, l'ai appelé, secoué, giflé, supplié de me répondre. Son corps restait tout mou, yeux et bouche ouverts. Alors j'ai couru sur la place, cherchant désespérément un survivant. La place était jonchée de cadavres silencieux, des hommes, des femmes, des enfants, des chiens, des oiseaux... J'ai donné des coups de pieds aux gens pour le faire réagir, j'ai crié ! En vain...

Une fois calmé (superficiellement), je suis rentré dans un bar pour appeler les pompiers. Il y avait un aquarium avec des poissons qui flottaient ventre en l'air. Les pompiers ne répondaient pas, la police encore moins. Inquiet, j'ai téléphoné chez moi, personne...

J'ai appelé des tas d'amis et puis même des numéros au hasard sur toute la France, toujours personne...

Pris de panique, j'ai appelé dans d'autres pays, l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis et même la Russie. Aucune réponse sur terre. Cela confirmait l'étrange sentiment que j'avais ressenti sitôt que la note terrifiante m'ait libéré de

son emprise. J'avais eu comme un flash, la drôle de vision que la totalité des êtres vivants de la planète étaient morts simultanément. Sauf moi. J'ai perdu la tête quelques instants, je me suis assis par terre contre un mur en contemplant le barman affalé sur son comptoir. Je me suis finalement relevé et suis ressorti, je me sentais abandonné, je ne prêtais plus attention aux cadavres, sauf à celui de Yann dont l'image me torturait. Je ne savais plus s'il fallait rire ou pleurer tellement j'étais perturbé. J'ai regardé vers le port et pour ma plus grande stupéfaction, la mer était rouge, comme le sang. D'ailleurs une odeur putride de charnier et d'hémoglobine chaude empestait l'air et me donnait la nausée. L'atmosphère silencieuse, à part les clapotis de l'eau (ou du sang) et des câbles, toujours baignée de soleil, se livrait à l'angoisse, la peur, la folie et la mort. Est-ce que j'halluciniais ? Non, je n'en avais pas du tout l'impression. Je noyais mon regard dans la mer pourpre lorsque soudain quelque chose me toucha dans le dos. Il y avait derrière moi une curieuse et immonde créature.

Haute de près d'un mètre, longue de peut-être deux mètres, elle était complètement difforme. Ça ressemblait à une sorte de ver géant qui se prolongeait par un torse humain plutôt viril, carré et musclé, orné des poils noirs et épais au milieu, avec pourtant une généreuse poitrine de femme. Ce torse était monté à l'envers par rapport à la tête aux traits humains qui me regardait. Et puis il y avait quatre membres accrochés n'importe où. Il y avait un bras bien à sa place mais positionné comme si le ventre était le dos et le dos le ventre. Sur l'autre épaule était fixé un moignon coupé sec. Sur la hanche opposée au bras, il y avait une jambe. Et puis un autre bras sortait du nombril et encore un autre sur un côté du cou vers le moignon. Les mains n'avaient pas toutes leurs cinq doigts et n'avaient pas la même taille. La queue se terminait par un phallus. Enfin, il y avait çà et là deux ou trois testicules qui pendaient, quelques fentes ressemblant à des vulves et deux bosses qui rappelaient des fesses. Sa peau était verdâtre et pustuleuse, toute déchiquetée, elle pendait par endroits en lambeaux. On aurait dit la peau d'un zombie en putréfaction. Son visage humanoïde était lui aussi en sale état, sur le crâne de rares cheveux se partageaient l'épiderme parfois suintant de pus, parfois desséché à s'en décoller. Les yeux de la créature étaient ce qu'elle avait de plus humain. Criblés de vaisseaux de sang et plus jaunes que blancs, ils étaient luisants et perçants d'intelligence, malins et sournois à la fois, et me fixaient. La créature bougeait bizarrement, elle gigotait et se tordait d'une manière assez rapide et saccadée. Elle se déplaçait comme elle le pouvait, boitant sur un bras et sur une jambe, traînant le reste de son corps, à même le sol. D'une voix monotone et rocailleuse comme celle d'une sorcière, grimaçant de tout son visage, elle me parlait tout en tournant autour de moi :

Je suis,

L'égorgeur
De ta femme
Délivreur
Qu'on
acclame
L'abatteur
De ta mère
Pourvoyeur
De l'enfer
Dévoreur
De ton fils
Amateur
De supplice
De délice
La justice
Sacrifice

Je suis

Le destin
Le malin
L'assassin
Le vaurien
Et l'ultime
Voyageur
La vermine
De ton cœur
La famine
Et la peur
Et l'horreur
La stupeur
La terreur
La clameur
Dernière
heure

Elle me fit tourner la tête, m'énerva et me fit peur, alors je lui lançai un coup de pied. Mon pied disparut dans son corps, le traversa et réapparut de l'autre côté sans qu'il ne la touche. En réponse à cette agression la créature sauta sur ma jambe et m'arracha de ses dents une bouchée de chair, la mâcha trois fois et l'avalala. Puis elle continua son monologue :

Je suis,

Le malsain
Le divin
Le venin
Le chagrin
Le serpent
Aux longues dents
Le vautour
Sans amour

Le dernier
Des chacals
Le servi-
-teur du mal
Le concept
Ancestral
Le fatal

Je suis,

La souffran-
-ce sans nom
Le démon
Le plus haut
Le bourreau
Qui écoeure
Le voleur
De ta vie

L'agonie
Des victimes
Puis la cime
Du vieil arbre
Le barbare
Sans égard
Le cauchemar

Je suis la fin

Je suis,

L'égorgueur
De ta femme
Délivreur
Qu'on acclame
L'abatteur
De ta mère
Pourvoyeur
De l'enfer

Dévoreur
De ton fils
Amateur
De supplice
De délice
La justice
Sacrifice

Je suis

Le destin
Le malin
L'assassin
Le vaurien
Et l'ultime
Voyageur
La vermine
De ton cœur

La famine
Et la peur
Et l'horreur
La stupeur
La terreur
La clameur
Dernière heure

J'ai cessé de l'écouter et m'approchai encore de la mer, me replongeant, pensif dans son observation. Le sang qui coulait de ma jambe douloureuse l'alimentait. J'ai alors concrètement réalisé que j'étais seul au monde, mes amis avaient tous périés, ma famille, mes ennemis. Je savais que j'étais seul, qu'il ne restait même pas une seule femme pour engendrer une nouvelle humanité. Je le ressentais. Je voyais mes soucis et mes problèmes, s'envoler un à un. Si j'étais petit, si j'étais grand, quelle importance ? Si j'étais riche, si j'étais pauvre, par rapport à qui ? Intelligent ou stupide, et après ? Ce que je deviendrai plus tard, mes projets ? Je n'avais plus d'avenir à présent. Je pensais aux erreurs de ma vie, mes tords et mes victoires, ça n'avait plus aucune importance. Mes frustrations, mes joies, mes peines, tout ça s'effaçait doucement et disparaissait. Or je me sentais de plus en plus libéré, de moi-même, léger, serein, paisible. Mes rêves et mes souvenirs s'effritaient, cela me soulageait. Je souris et me mis à rire.

La créature continuait :

Je suis,

La migraine
Et l'haleine
De la haine
Le péril
Du péril
Le puissant
L'affolant
Châtiment

Qui répand
Tout le sang
Marionet-
-te du temps
L'impossi-
-ble jugement
Le dément

Je suis la fin
Je suis la fin

Je riais plus fort encore, et encore plus fort ! Je rigolais et rigolais à gorge déployée. Ce monstre à côté de moi et ce qu'il disait je m'en foutais, je me foutais de tout et de moi aussi. Je pleurais de rire, je me tordais le ventre, ma voix résonnait dans le port entier. Je continuais plus intensément à tel point que j'avais du mal à en reprendre mon souffle. Je m'esclaffais devant Dieu, devant la terre et l'humanité, je n'arrivais plus à m'arrêter et j'y prenais plaisir. Je m'en étouffais, je toussais et je jouissais de m'en moquer. J'en devenais fou tellement je trouvais ça drôle et le monde dérisoire, je n'avais plus de force, je me suis assis par terre, pris de crampes aux abdominaux, j'en suis mort de rire !

Je suis
La furie
La folie
La misère
Le cancer
La dame noire
Qui t'amarre
La capuche
Qui t'accroche
Et la faux
A l'assaut
De ton cœur
De ton âme
Pris de pleurs
Pris de larmes
Meurs !
En flamme !

Je suis la fin
Je suis la fin
Je suis la fin
La fin...

Que pourrait valoir la vie d'un
homme sans d'autres hommes ?

Paroles d'un défunt mortel.